

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de M. Benoît Cursente

14 décembre 2011

Discours de bienvenue de Monsieur Christian Desplat Président honoraire de l'Académie de Béarn

Notre modeste Compagnie possède un avantage qui n'est pas mince sur sa vénérable aïeule du Quai Conti : elle n'attend pas que ses membres aient rejoint l'empyrée des beaux esprits pour faire leur éloge et leur tresser des couronnes de lauriers. Avouons le, l'exercice pêche certes par académisme, mais c'est là la moindre des choses et il n'est pas exempt de quelques écueils plus redoutables. Ceux-ci s'effacent toutefois lorsqu'il s'agit d'accueillir un homme de cœur à qui nous lient une longue amitié et une estime sincère. Toutefois, à peine

saisi ma plume que ma main fut en quelque sorte paralysée. Comment le moderniste que je suis pourrait-il rendre justice aux veilles et aux travaux du médiéviste qu'est le Professeur Benoît Cursente ? Deux redoutables cerbères gardent les portes de la forteresse qui abrite la vérité historique : le temps et l'espace. Or quelles parcelles de cette vérité peut espérer leur arracher celui dont le terrain de jeu n'excède pas trois misérables siècles, comparé au millénaire dont dispose son confrère ?

Nous sommes, cher ami, les enfants plus ou moins légitimes de Lucien Febvre, de Marc Bloch, de Fernand Braudel. Nous-nous sommes efforcés de mesurer les fluctuations de l'histoire dans le long terme, de peser au plus juste la part de vérité que nous livraient nos sources. Certes, le pape des cycles pluriséculaires cherchait à nous rassurer, mais avec des réserves. Dans son testament de chercheur, *L'Identité de la France. Espace et Histoire*, F. Braudel assurait qu'« Arnold Toynbee exagérait quand il écrivait, « les quatre siècles [après Colomb et Vasco de Gama] sont un clin d'œil sur l'échelle du temps ». Il exagérait, c'est sûr, mais rompait opportunément avec des arpentages absurdement étroits. Je me réjouis donc, sans partage, que des historiens, aujourd'hui, élargissent gaillardement leurs mesures chronologiques et s'adonnent à la poursuite des aspects pour ainsi dire non officiels et non reconnus de la vie des hommes, qu'ils soient passionnés par la pesanteur des origines. Mais pour y parvenir, il faut disposer, comme d'une riche matière première, d'une surabondance du temps vécu. *La longue durée* impose ses services ». Comment, humble saute-ruisseau de trois siècles, pouvais-je rendre un digne hommage à un historien qui avait plongé dans les abysses du temps ?

Les hasards du calendrier de la programmation de notre séance vinrent heureusement à mon secours. Nous tenons pour l'ordinaire nos assises au Parlement de Navarre séant à Pau, soit dans les lieux où siégea une Cour souveraine, héritière du Conseil Souverain de la

Principauté de Béarn et de la *Cour Majour* des barons de la vicomte. Nous-nous trouvons alors à un jet de pierre du château de Pau, au cœur du *Bore Bieilh* ou *Bore Majour* du castelnau palois, autant dire sur le terrain de chasse réservé de Benoît Cursente, maître incontesté de l'histoire de la grande aventure des bastides, sauvetés et castelnau de Gascogne. Toutefois mon courage fut ranimé lorsque je considérais notre position de ce jour : premier point en ma faveur, nous demeurions dans l'espace du village né dans l'ombre du château vicomtal, à la limite extrême du borguet ou bore nau, extension moderne du castelnau. J'étais par ailleurs assuré de la protection de deux augustes puissances tutélaires et modernes : Henri le quatrième, roi de France et de Navarre formait mon arrière-garde, Charles XIV Jean, roi de Suède et de Norvège était mon éclaireur. Le médiéviste et le moderniste se retrouvaient ainsi en terrain connu, dans cet espace-temps qui transgresse les limites de la chronologie académique. L'un comme l'autre nous aurions beaucoup à dire à nos concitoyens sur les contraintes que leur impose encore aujourd'hui les origines de ce qui ne fut longtemps qu'un modeste village. Les historiens ne se font plus guère d'illusions sur les « leçons de l'Histoire », mais ils ne doutent pas de l'utilité de leur démarche et ils seraient bien inspirés de se souvenir des leçons de leurs grands prédécesseurs, ainsi de celle de Fustel de Coulanges : « L'Histoire n'est pas l'accumulation des événements de toute nature qui se sont produits dans le passé. Elle est la science des sociétés humaines ». Ajoutons : des sociétés dans le temps. Or celui-ci n'est pas universel et la tentative d'Einstein ne l'a pas éliminé. Les physiciens nous le disent, « après plus de trois siècles, la physique a retrouvé le thème de la multiplicité des temps » et Jacques le Goff constate que « l'historien est devenu sensible à tout un émiettement, à tout un étagement de durées qui se chevauchent [...] la science a retrouvé le temps multiple de l'historien ». Grand médiéviste, Henri Pirenne rédigeait à la fin de sa vie une histoire de la Belgique et

mesurait cet enchevêtrement des temps : « Dans un livre de cette sorte on ne doit retenir que les faits importants. Or qu'est-ce qu'un fait important ? C'est un fait qui a eu de grands résultats. Comment puis-je fixer l'importance de faits dont nous attendons encore les résultats ? ». Gardons-nous d'une illusion, celle du recul. Les historiens de Sumer, de la Grande Peste noire ou du Siècle des Lumières ne sont pas mieux assurés de leurs « résultats » que le contemporainiste.

Chère à Gustave Lanson, la méthode génétique, de l'homme à l'œuvre, ne manquerait pas de démontrer que la vocation historique de Benoît Cursente était toute tracée lorsqu'il vit le jour à Orthez le 2 juin 1945. En réalité rien ne prédisposait ce nouveau citoyen de la bastide de Vielleségure à servir un jour l'Aima Mater. Nous-nous connaissons, cher ami, depuis les amphithéâtres de la Faculté des Lettres de Bordeaux que je quittais lorsque tu y faisais tes premiers pas. Il nous aura fallu cependant attendre près de quarante ans pour découvrir combien nos trajectoires humaines et professionnelles étaient semblables : celles de petits « chosards », purs produits de la méritocratie républicaine, mais aussi du regard bienveillant d'hommes de qualité, maître d'école, curé de village, et de la sollicitude familiale en un temps où ni le savoir, ni le progrès n'étaient considérés comme de dangereux obstacles au bonheur de l'homme. Nos familles appartenaient à cette France rurale, encore prépondérante au milieu du XX^e siècle, qui travaillait une terre qui n'était pas toujours la leur mais qui le devenait lorsqu'y reposaient leurs anciens. Elle était leur Patrie, la *Patria* : la terre où dorment les pères. L'historien des *Cadets de Moumour à la fin du Moyen Age, un exemple atypique ?* sait en effet de quoi il parle lorsqu'il traque les secrets de la Gascogne rurale. Au milieu du XIX^e siècle, l'application de plus en plus stricte du Code Civil, bouleversa l'équilibre pluriséculaire de *Vostau Cursente*, sis depuis 1385 au moins à Lucq-de-Béarn. Une cadette, les héritières béarnaises n'ont pas l'exclusivité d'un fort caractère, revendiqua alors sa part

de la maison, en d'autres ^{ANNALES ZOI I} temps sa *légitime*... Il fallut vendre et *Yhereter* s'exila à Vielleségure, il y acquit la maison Loustalot qui devint la maison Cursente.

Benoît grandit, benjamin objet de tous les soins d'une mère attentive, dans la paix des champs. Les parents, qui maîtrisaient mal le français décidèrent sagement que l'enfant ne l'apprendrait qu'à l'École. Le père était toutefois abonné au *Patriote* et au *Sillon*, dans la mouvance du catholicisme social rallié à la République. Le livre et la lecture étaient choses sacrées dans la maison et Benoît, lecteur de *Fripounet et Marisette*, acquit le culte du savoir en gardant les oisons, sous le regard complice des « bêtes à cornes »... Le curé de Vielleségure discerna bientôt les prédispositions intellectuelles de cette « chair à séminaire » (Benoît dixit) ! L'intervention du régent des petites écoles, Jacques Paris, en décida autrement : la toge l'emporta sur la robe. Encore fallait-il surmonter l'obstacle des modestes ressources de la famille. Muni d'une bourse et pensionnaire, Benoît accomplit ses Etudes secondaires au Collège du Bourg- Vieux d'Orthez et se souvient avec émotion de quelques maîtres qui achevèrent de le convertir à la religion du savoir : Roger Gonot en lettres, R. Lapassade qui l'initia aux charmes de la *lengue mayrane*, Lassalle en histoire, M. Grosclaude en philosophie... Bachelier, la Villa Formose l'accueillit en propédeutique où son chemin croisa celui de Pierre Tucoo Chala qui lui révéla que l'histoire ne commençait pas avec Athènes et Rome et que la discipline, sous l'influence de Bloch, de Braudel, de Duby... connaissait une révolution copernicienne. Pour continuer il fallut emprunter la voie des meilleurs boursiers qui passait alors par le concours des IPES et la signature d'un contrat de quinze ans au service de l'Éducation nationale, sans aucune garantie de statut.

A l'Université, Benoît Cursente fit sienne l'exigence de M. Bloch : « L'historien est comme l'ogre de la légende, là où il sent la chair fraîche, là il sait qu'est son gibier ». Il y découvre

de fortes personnalités, celle de Fr. Couptry et il se lia avec Charles Higounet qui fut le directeur de son Mémoire de Maîtrise, nous reviendrons sur ce compagnonnage. La parenthèse du service militaire refermée, Benoît est brillamment reçu à l'agrégation en 1971 : il va désormais poursuivre une double carrière, celle d'enseignant dans le secondaire jusqu'en 1987, et celle de chercheur. On devine que le mot vacances fut exclu du lexique familial et que les séjours aux archives et bibliothèques tinrent lieux de bains de mer... Affecté à Saint-Vincent-de-Tyrosse, notre ami y rencontre une jeune Provençale, Josette, professeur de

Lettres classiques. De leur union naîtront deux fils : Olivier devenu Directeur de la gestion Total pour les Grands Lacs africains après l'EDHEC et Arnaud, Polytechnicien, chef de cabinet de l'adjoint du Maire de Paris pour le logement. Après les Landes, la famille rejoint la Provence et Nice : Benoît enseigne dans les Quartiers Nord de Marseille et garde encore des contacts avec des élèves réputés difficiles dont il avait su capter la confiance et l'estime. En réponse aux inquiétudes d'une Maman qu'alarmait une santé fragile, le jeune Benoit devint un rugbyman scolaire « teigneux » ; il en a gardé de la goût du combat. En vrai Gascon il cache une rigueur implacable sous des dehors d'une parfaite aménité. Il est à l'Université ce que d'Artagnan fut aux Mousquetaires... !

J'évoquais il y a un instant la rencontre avec Charles Higounet, elle fut décisive. Ce grand historien de l'histoire du peuplement et de l'occupation des sols au Moyen Age dirigea la thèse de 3^e Cycle de Benoît, *Les castelnaux de la Gascogne méridionale (Gascogne gersoise)*. Soutenue en 1978 elle fut publiée deux ans plus tard, ce qui en dit long sur la qualité de ce travail qui refondait l'histoire de ces villages et bourgs neufs. L'Université de Nice ne s'y trompa pas et recruta le nouveau docteur en 1987 ; puis ce fut Toulouse où Benoît Cursente acheva sa carrière comme Directeur de recherches à la Maison de la Recherche de Toulouse-le-Mirail. Il faut ici s'arrêter un instant sur la relation qui s'établit¹²⁰ entre un

Maître et son élève à l'Université. Celle-ci a bien des défauts, au moins ne cultive-t-elle pas l'esprit de secte : le Maître n'y est pas un maître à penser, l'élève n'est pas un disciple, porteur de la parole révélée. Charles Higounet avait toutes les qualités pour diriger les travaux des jeunes chercheurs. D'une courtoisie d'un autre siècle, avec des manières de « chanoine prébende », ainsi se définissait-il lui même, il n'imposait ni ses conclusions, ni ses hypothèses. En revanche il pouvait se montrer impitoyable sur la rigueur de la méthode, sur une intégrité intellectuelle absolue. Il ne plaisantait ni avec la précision des références bibliographiques et archivistiques, ni avec celle de la transcription des sources, pas plus qu'avec la maîtrise de la paléographie, de la cartographie historique, sans oublier une langue claire, un style élégant. Le maître offrait à l'élève tous les outils en sa possession, mais il lui laissait le soin d'en tirer le meilleur parti et d'en inventer de nouveau. Les grands savants sont des hommes modestes, pudiques qui ne dévoilent ni leurs émotions, ni leurs doutes d'hommes et de chercheurs. Pour découvrir ceux de Charles Higounet et mesurer la nature de son influence, celle d'une discrète imprégnation, il nous aura fallu attendre la publication d'un inédit, généreusement confié par Ariette Higounet pour le recueil d'hommages offerts à Pierre Tucoo Chala, *L'empreinte de l'histoire sur les paysages des Pyrénées françaises*, La description du site de Saint-Bertrand-de-Comminges y est éclatante d'humanité, de justesse et de science : « Le point d'observation est quelque part au bord d'un vieux chemin, dans les champs, en direction de l'Ouest : l'heure, les dernières heures de la journée, lorsque le soleil disparaît derrière les montagnes et que le calme antique envahit l'atmosphère [...] Au premier plan, devant soi, derrière un rideau de vignes en hautains, la chapelle Saint-Just de Valcabrère, construction du XI^e siècle [...] au second plan, l'acropole qui porte la cathédrale de Saint-Bertrand : une

ANNALES ZOI I
forteresse. La cathédrale domine la colline [...] Au troisième plan, verte, puis mauve, la montagne... » !

Benoît Cursente n'attendit pas son habilitation à diriger des recherches en 1995, *Du casai à l'ostau : habitats, sociétés, pouvoirs dans la Gascogne médiévale* » pour multiplier travaux et publications. Cadet béarnais, donc doté, il apporte à notre Compagnie une œuvre considérable, fruit de son cabau : quatorze ouvrages dont huit en collaboration, publication érudite avec le *Cartulaire des comtes de Bigorre* (2005), géographie historique avec *Y Atlas historique d'Orthez* (2007), magistrale synthèse avec *Des maisons et des hommes. La Gascogne médiévale* (1998) qui vient heureusement rejoindre les publications d'A. Zink sur la Gascogne moderne. Soixante cinq articles majeurs, sans compter les comptes rendus, les notes brèves, ont été reçus dans des revues françaises et étrangères : la Gascogne y tient la première place, au côté du Béarn. Mais B. Cursente est allé plus haut et plus loin avec des articles de méthodologies, d'épistémologie. Parmi ses travaux, trois ont été publiés en Espagne, deux en Italie, un en Allemagne et un autre en Angleterre. Cette abondante activité d'écriture ne doit pas dissimuler un autre aspect, essentiel, de la recherche : l'organisation et la participation à des congrès, colloques, journées d'études couronnés par des publications. Au talent du savant s'ajoute ici celui de l'administrateur, de l'initiateur de la recherche : il s'est exercé au sein de l'unité FRAMESPA à Toulouse, au CTHS depuis 2002, dans la direction de thèses, aux comités de rédaction de revues, avec mention spéciale pour les *Annales du Midi*, et depuis 2008 à la direction la *Revue de Pau et du Béarn*. Ajoutons à ce palmarès un cycle de conférences à Moscou, en français et des cours à Valladolid, en espagnol....et bâton de pèlerin en main, d'innombrables prédications dans nos campagnes. Le savoir se partage.

Les grands universitaires se reconnaissent à leur capacité à fédérer la recherche, à proposer des thématiques nouvelles,

à réunir à la fois les ^{ANNÉES 2011} meilleurs et les plus jeunes dans ces communions intellectuelles que représentent les rencontres. Entre 1993 et 1999, sur sa seule notoriété, Benoît Cursente réunit au cœur de la campagne gersoise, en un lieu à la douceur toscane, voué à la méditation monastique, l'élite de la recherche en histoire médiévale et moderne. Les Journées internationales d'histoire de l'abbaye de Flaran sont un laboratoire reconnu de l'innovation. Mais elles représentent aussi plus que cela pour notre ami : portées par la volonté de Charles Higounet, perpétuées par son élève elles illustrent la fidélité et toutes les qualités d'un homme de cœur.

Avant de procéder suivant les formes à la collation du nouveau grade du Professeur Cursente dans notre Compagnie, un dernier mot sur son œuvre pour éclairer combien il a su revisiter l'histoire. Nous vivions tous depuis des lustres avec en tête l'image du cadet de Gascogne besogneux, réprouvé, moins bien traité que le chien de la maison. Subodorant cette idée fausse, j'avais tenté timidement de l'infirmier dans ma thèse : cela me valut une volée de bois vert ! Voici maintenant les conclusions définitives qu'inspirèrent à Benoît les cadets de Moumour : « On ne peut pas parler de façon globale du sacrifice des cadets [...] Les cadets apparaissent bien davantage comme les soutiens que comme les soutiers de Postau ». Et enfin, pour ceux qui ne voudraient toujours pas comprendre : « Ils ne sont pas seulement des victimes consentantes, des dominés passifs ; ils sont aussi l'élément dynamique qui fournit au système la capacité d'adaptation indispensable à sa pérennité ».

Mon cher ami, tu sais combien nous manque la présence à nos côtés de notre Président d'Honneur, le Professeur Pierre Tucoo Chala. Avec toi le Moyen Age est à nouveau parmi nous. Ce Moyen Age de notre enfance, celui des grandeurs de l'Histoire, de ses silences, celui de Jules Michelet : « C'est le fait du Moyen Age de mettre toujours en face le très haut et le très bas ». Mieux que personne, tu connais le haut et le bas

de la Gascogne médiévale. ^{ANNALES ZOLI} Écoute notre prière, formulée à la manière de Marc Bloch dans sa préface aux *Caractères originaux de l'histoire rurale française* : « Dans le développement d'une discipline, il est des moments où une synthèse, fut-elle en apparence prématurée, rend plus de services que beaucoup de travaux d'analyse, où, en d'autres termes, il importe surtout de bien énoncer les questions, plutôt, pour l'instant, que de chercher à les résoudre ». En un mot, notre cher désormais confrère, nous attendons que tu nous donnes une grande synthèse de l'histoire rurale de la Gascogne médiévale, avec questions et réponses...

Discours de remerciements de Monsieur Benoît Cursente, nouvel académicien

Je me suis longtemps représenté l'Académie de Béarn comme une sorte de forteresse où de vénérables prêtres, dûment initiés, célébraient la grandeur et les mystères de la « béarnité ». Et voici qu'aujourd'hui on m'ouvre les portes de ce saint des saints. Sans nul doute, au-delà de ma personne, s'agit-il d'honorer la Société des Sciences Lettres et Arts que je préside. Je remercie vivement les académiciens de me faire honneur tout en veillant à renforcer la souhaitable consanguinité de nos deux institutions.

S'agissant de ma personne, je te remercie, cher Christian, de cet élogieux discours de bienvenue. Sachant surtout que

dans ta bouche loi du ^{ANNALES ZOI} genre n'exclut pas la sincérité. Je te sais notamment gré d'y avoir salué Charles Higounet, dont je reprends à mon compte le précepte que je lui ai entendu énoncer à peu près ainsi : « Il faut accepter sans manière les honneurs quand on vous les propose ; en effet, qui brigue les honneurs pêche par vanité, mais qui les refuse commet un péché d'arrogance ». C'est donc avec humilité que je me présente à vous.

Sous le formalisme de cet exercice académique, il y a, tout compte fait, une belle dose d'impudeur. Par-delà les fleurs convenues de la rhétorique, il s'agit bel et bien de mettre au jour une part de l'intime. Dire ce que j'ai fait reviendra à dévoiler ce que je suis. Et je suis essentiellement un homme qui doute. Comment moi, le petit paysan béarnophone, le sauvageon rêveur des *barthes* et des *touyas* de Vielleségure, en suis-je venu à côtoyer les élites mandarinales qui régnaient sur une discipline pour initiés ? N'ai-je pas à un moment dupé mon monde ? N'ai-je pas indûment sauté une étape générationnelle ? N'aurais-je pas dû être, instituteur, douanier, ou receveur des postes pour permettre à mon fils de devenir polytechnicien ? Bien sûr, j'ai lu dans les bons auteurs que mon ressenti n'était que le corollaire, assez banal, d'une trajectoire sociale transgressive. Oui, mais, tout de même... La première façon que je connaisse de dissiper ce soupçon d'imposture, c'est de reconnaître ma dette envers toutes celles et ceux qui ont fait ce que je suis. Ils forment un long cortège, et beaucoup ne sont plus là. A leur tête, mon père et ma mère, simples paysans qui ont tout compris de moi en me voyant partir en extase dès que je me plongeais, chaque dimanche après la messe, dans les nouvelles aventures de *Fripounet et Marisette* ! Indissociables de ces deux figures, celle de mon frère, trop tôt disparu ; et celle de mes chères sœurs, qui furent et qui restent mes « petites mères » et que j'ai tant plaisir à voir en cet instant devant moi. Et puis, toutes celles et tous ceux qui ont cru en moi, qui m'ont formé, qui m'ont poussé tout au long¹²⁵ de mon

interminable cursus d'études ^{ANNALES 2011} : l'instituteur et le curé de Vielleségure Jacques Paries et Louis Boudet (qui furent un peu mon Peppone et mon don Camillo) ; mes professeurs du collège, puis du Lycée d'Orthez, dont Christian Desplat a livré quelques noms ; et enfin les universitaires qui furent mes maîtres, puis mes collègues, puis mes amis. Oui, mes amis...

Bien pauvre et tristounette eût été mon existence sans les amis qui sont venus au fil des ans constituer le socle anti-sismique de mon équilibre de vie. Un substrat pour ainsi dire géologique : mes amis du primaire, du secondaire, du supérieur, et pour finir le riche limon de ceux avec qui je me suis lié à l'âge mûr. Je me réjouis de les voir ici représentés et j'attends d'eux qu'ils pilonnent mes chevilles, si d'aventure elles venaient à enfler ! Enfin, bien sûr, que serais-je sans l'amour de mon épouse, Josette, et celle de mes enfants Olivier et Arnaud ? Tous sont retenus très loin d'ici, qui par d'autres devoirs familiaux, qui par des obligations professionnelles. Ils me manquent aujourd'hui, même s'ils sont présents par la pensée.

C'est donc en qualité d'historien de Moyen Age que je suis admis dans votre compagnie. Comprendre comment le Béarn est sorti tout armé de cette période n'est pas le moindre de ses mystères. Il a été rappelé que j'avais mis au jour quelques pans inédits de ce passé médiéval.

Faisant mienne la métaphore de Bernard de Chartres, un intellectuel du XII^e siècle, je tiens tout d'abord à dire que je n'ai pu discerner ces nouveaux rivages qu'en me trouvant juché sur les épaules d'un géant. Et ce géant se nomme Pierre Tucoc-Chala, vers qui vont mes pensées de reconnaissance et d'admiration.

Je dois ensuite vous confesser que j'ai pratiqué l'histoire du Moyen Age comme on pratique le jeu de rugby, en ne dissociant jamais la performance individuelle et l'effort collectif. Et ce n'est peut-être pas un hasard si la période la plus créative de ma vie de chercheur se situe à Toulouse.

En 1992, j'ai eu le sentiment très fort d'accéder au Nirvana des chercheurs lorsque j'ai été admis en délégation au CNRS pour...faire de la recherche. Mais c'était un Nirvana en forme de CDD. Car dans la foulée, cette magnifique institution m'a proposé le dernier grand défi de ma vie professionnelle en me recrutant à Toulouse comme directeur de recherche et directeur d'équipe. Ce métier, auquel je n'avais absolument pas été préparé, consistait à accomplir des missions enthousiasmantes : catalyser les domaines de recherche innovants, mettre le pied à l'étrier des doctorants les plus brillants, briser le cloisonnement des disciplines, internationaliser tous les projets... Mais aussi, au quotidien, il consistait en une course d'obstacles sans fin : monter d'interminables dossiers, rédiger de fastidieux rapports, trouver de problématiques financements, gérer les états d'âme d'une centaine d'egos - tous de gros calibre -, revêtir l'habit du père fouettard pour évaluer les chercheurs et les équipes à travers l'Hexagone... Entre Paris et Toulouse, où la Maison de la Recherche était devenue ma seconde maison, j'ai vécu la période la plus intense de ma vie.

Mais, on ne fonctionne pas impunément longtemps en surrégime. Il était temps que l'heure de la retraite sonne. En guise de cadeau de départ, mes amis toulousains m'ont offert un extraordinaire trophée, une œuvre artisanale en forme de planche de bois. Ils m'ont remis *le bouclier de Bearnus*. Il trône aujourd'hui dans mon bureau et c'est la récompense dont je suis le plus fier.

Cet bouillonnement toulousain m'a permis de repenser le passé local en le replaçant dans de larges perspectives comparatistes. Le Béarn n'a pas cessé d'être mon laboratoire de référence, car, de la langue aux paysages, en passant par les structures familiales j'avais conscience d'en posséder les ressorts les plus intimes. Mais, simultanément, l'Europe est devenue mon horizon de recherche. S'il m'était accordé une nouvelle vie, ce serait certainement le monde. J'en suis à me demander si ce n'est pas là une façon, un peu particulière, de

répondre à l'immémoriale fascination des horizons lointains qui s'est exercée sur les cadets du Béarn ! Cette dialectique m'a puissamment aidé à faire apparaître la société béarnaise du Moyen Age sous un jour nouveau. Un jour sans aucun doute déroutant. En effet, dans mes travaux, il est démontré que les serfs ne furent pas les misérables que l'on croit. Que les cadets n'ont pas été les exclus du système familial comme on le dit. Que le système à maisons fondé sur le droit d'aînesse n'a pas existé de tout temps. Que dans cette société de la coutume, que l'on imagine volontiers conformiste, sinon holiste, les comportements individualistes ont été plus fréquents qu'on ne le pense, etc..

Christian Desplat, j'espère, ne me contredira pas quand j'avance que la société béarnaise moderne traditionnelle prolonge celle qui a pris forme dans le chaudron médiéval. De là, j'en suis venu à confronter l'image renouvelée de la société médiévale avec les ethnotypes, les clichés, qui ont fleuri dans la littérature des XVIII^e et XIX^e siècles

Nul n'ignore le regard que porte, sur les Béarnais, le baron Louis-François Ramond de Carbonnières, père du pyrénéisme :

« Rien de si intéressant que ce peuple, libre par son caractère bien plus que par ses lois et privilèges, spirituel et vif élégant même sans culture, dont le noble est sans hauteur et le cultivateur sans grossièreté, chez lequel de vieux usages et un vieux langage en honneur attestent et nourrissent l'amour de la patrie ».

Je sais bien que tous ces clichés renseignent davantage sur les préjugés de celui qui les formule que sur la population qu'ils cherchent à caractériser. Toutefois, le jugement de Ramond sonne assez juste à mes oreilles. Et cela, sans doute, parce qu'il fait écho à des faits culturels et sociaux qui ont pris naissance au Moyen Age.

Se représenter ce qu'était la société de l'époque nécessite un réel effort tant elle est différente de la nôtre,¹²⁸ en même

temps que mère de la nôtre. ^{ANNALES ZOH} Sous nos yeux, nous voyons se tisser entre les individus, par la magie de Facebook et autres Twitter, des liens horizontaux qui s'avèrent créateurs de sociétés agissantes. Au Moyen Age, la société était, d'abord, solidarisée par un chaînage de liens verticaux d'homme à homme très concrets. C'est le temps de l'hommage et c'est le temps du servage, deux facettes d'un même phénomène.

La société béarnaise a été, comme les autres, solidarisée par ces relations de dépendance. Et ces liens se sont, très tôt, entrelacés avec les liens horizontaux qui unissaient les *bezis* en communautés, les *béziens*.

Mais nos pays ouest-pyrénéens présentent une autre particularité, quasiment identitaire : très tôt, le lien personnel y a été médiatisé par la maison, *Yostau*. *Uostau*, ou en fait, plus souvent, le casai, *ou casau* qui, avant de rétrécir en jardin, n'est pas autre chose que l'entité dominée par la *casa*, l'autre nom de la maison.

Les liens de dépendance sont chez nous des affaires de maîtres de maison à d'autres maîtres de maison. La société est pensée comme un emboîtement de maisons qui sont autant de seigneuries. Un maître de maison paysan se trouve ainsi, simultanément, en position de dépendant vis-à-vis de son seigneur féodal, dont il tient son bien et à qui il doit un service, et en position de seigneur domestique vis à vis des gens de sa maison. Nos textes donnent joliment à ce groupe de gens le nom de *companha*, ceux qui mangent le pain du maître. Et, fait exceptionnel dans le cadre européen, nos textes donnent indifféremment le titre de « seigneur » au paysan qui gouverne sa ferme, et au noble qui commande sa baronnie. Dans un contexte européen, le Béarn médiéval peut être défini comme le pays dont les maîtres de maisons paysannes sont, de source princière, appelés seigneurs.

Or, cette société, qui vivait souplement selon ces principes, a connu un bouleversement considérable au XIII^e siècle. Le

siècle de Gaston VII ^{ANNALES ZOLI} Moncade dont la tour d'Orthez est le puissant symbole. Le service dû par les seigneurs *d'ostaus* fut alors requalifié ou plutôt disqualifié en servitude. Les *casalers* devinrent des *cjuestaus* c'est à dire des serfs. Toutefois, ils gardèrent plus que jamais la qualité de seigneurs, car la structure d'emboîtement fut, non pas seulement conservée, mais encore systématisée.

Je n'entends pas vous infliger une leçon d'histoire, mais en venir au constat suivant : cette structure homologue se prête, mieux que nulle autre à la circulation du modèle aristocratique du haut vers le bas. Et l'instauration du servage fut loin d'y faire obstacle. Paradoxalement, elle accéléra la percolation de la culture écrite des élites vers le peuple. Pourquoi ? Parce que le bon plaisir du maître ne suffisait pas à faire tomber un homme en servitude. Les Fors de Béarn prévoyaient une procédure permettant au censitaire de nier la présomption de servitude... mais c'était alors à lui qu'il incombait d'apporter la preuve que ses ancêtres n'avaient jamais été soumis à des charges avilissantes.

Dans un premier temps, les paysans se trouvèrent en position d'infériorité opposés à des administrations seigneuriales qui exhibaient de solides preuves écrites face aux fragiles témoignages oraux. Or, très vite, dès le début du XIV^e siècle, les chefs *d'ostau* prirent l'habitude de faire coucher par écrit leurs droits et de conserver précieusement ces documents. De même, nombre de communautés conservèrent soigneusement leurs chartes de franchises, qu'elles firent inlassablement recopier. Dans la plupart des bonnes maisons, existait un clerc capable de lire et de comprendre ces documents. Au bout du compte, un solide faisceau de textes donne à penser que se diffusa, dès le XIV^e siècle, une remarquable connaissance du droit forai et de ses subtilités.

Pour ne point vous lasser, je n'en citerai ici qu'un seul exemple

Le 15 octobre 1373, le comte Gaston Fébus affranchit le casai *questau* de Capdelas, de Loubieng, abandonné, au profit d'un repreneur du nom Tucolo Dorris. Ce Tucolo est originaire de Lucq-de-Béarn, le village dont les Cursente sont issus. Or donc, ce Tucolo, loin de se tenir pour satisfait, estima que cette concession était entachée d'un vice de procédure qui la rendait contestable au regard des Fors de Béarn. Je n'entre pas ici dans les détails. Il sollicita donc la délivrance d'un acte complémentaire. Ce que le très haut et très puissant prince fit dans les quinze jours qui suivirent.

C'est donc par le biais du droit que les paysans béarnais, qui fréquentaient assidûment les notaires publics comme l'a si bien montré Dominique Bidot-Germa, sont entrés précocement, dans ce que les Anglais nomment la *literacy*. Ce mot dont on a fait le néologisme littéracie, désigne, je le rappelle, l'aptitude collective à comprendre et à utiliser l'information écrite. En Béarn, cette culture fut sans doute au départ essentiellement pragmatique et tournée vers la chicane. Mais c'était une porte ouverte vers d'autres curiosités. En 1405, dans l'inventaire après décès de Monaut de Bordenave, un petit cordonnier d'Audaux, très engagé dans les oeuvres pieuses, se trouvent deux livres dont *Los Romanz de Senecque*. Il pourrait, peut-être, s'agir d'une traduction en langue romane des « Lettres à Lucilius », une réflexion du philosophe stoïcien sur l'art d'apprivoiser la mort. Je me risque, pour finir, à une audacieuse ellipse...

On peut raisonnablement estimer que le terreau des « *gratte papes* » palois sur lequel prend vie la première Académie du Béarn est lui même la couche émergente d'un terrain fertile large et profond... Et, dans la même logique, je me plais à croire que le respect qu'éprouvaient mes parents pour la chose écrite relève d'une très ancienne intériorisation des programmes de comportement. Cette clé du jeu social, mi-culturelle et mi-biologique, que Pierre Bourdieu, notre très illustre compatriote béarnais, a identifiée sous le nom

d'habitus. Me voilà donc ^{ANNALES ZOLL} sauvé, je n'ai rien transgressé du tout. Je suis simplement l'héritier d'une dimension de la vie culturelle qui aurait silencieusement cheminé à travers les siècles. Et donc, c'est d'un pas assuré, et fier comme Artaban - ou Artagnan ? -, que je peux entrer, à votre invitation, dans le jardin d'Akados béarnais - que dis-je, dans le casau d'Akados, pour y recevoir la fleur marguerite.

